



SOUS LES PAVÉS, LES FLEURS

TOURS ET TOITS VERTS, JARDINS PUBLICS OU COMMUNAUTAIRES, ÉCOQUARTIERS FLEURIS... LA VÉGÉTALISATION DES VILLES EST AUJOURD'HUI UN ENJEU MAJEUR

TEXTES SASKIA GALITCH

PHOTOS: MICHEL RUBINEL/AFP – BIODIVERSITY HERITAGE LIBRARY/RAWPIXEL – DIGITAL VISION VECTORS/GETTY IMAGES

De Seattle à Paris en passant par Bâle, Berlin, Milan ou Lausanne, un constat s'impose: le vert est tendance. Un vœu pieux? Du tout. De fait, comme le note Joëlle Salomon Cavin, entre friches et zones piétonnisées rendues «au vivant», tours et toits végétalisés, parcs, arborisation massive, plantages, jardins publics ou communautaires, écoquartiers ou balcons et terrasses fleuris, les villes sont de plus en plus perçues et vécues comme *lieux de nature*. Maître d'enseignement à l'Institut de géographie et durabilité de l'UNIL, elle précise: «Pendant longtemps, entre bitume et béton, la ville était avant tout considérée comme un milieu minéral, avec des lieux spécifiques, les bien nommés «espaces verts». Toute plantation était extrêmement contrôlée – on n'aurait jamais vu de fleurs sauvages pousser aux pieds des arbres comme on en voit aujourd'hui à Paris ou à Lausanne!»

Un virage à 180° qui s'explique logiquement: la nature est devenue une solution urbaine pour atténuer les effets du changement climatique «et pour rendre la vie des gens meilleure, aussi», souligne l'écologue urbaine et chercheuse en sciences de la vie à l'Université de Zurich Nathalie Baumann qui, comme ses collègues spécialistes en environnement et durabilité, ne voit que des avantages à la *ré-ensauvagement* des zones urbaines. Parmi lesquels...

Le retour de la biodiversité

Qui dit îlots de verdure dit biodiversité – végétale et animale. «On apprécie peut-être moyennement les araignées

ou les moustiques mais... il faut surtout voir ça comme une chance de repenser notre rapport à la nature, au non-humain», explique Johann Recordon, du Centre de compétences en durabilité de l'UNIL. Il reprend: «Je pense notamment aux enfants qui vont pouvoir grandir en ayant accès à cela au quotidien et non pas juste une fois de temps en temps à l'occasion d'une balade en forêt ou à la campagne!» Et puis, plus d'insectes impliquent plus d'oiseaux: va-t-on se plaindre?

Dans cette perspective, de plus en plus de façades se retrouvent ainsi *naturalisées* (entendez: ornées de plantes grimpantes plantées dans le sol), tandis que des toits plats sont végétalisés. À ce propos... Non sans avoir rappelé que les Vikings en avaient déjà, Nathalie Baumann indique que Bâle les a rendus obligatoires: les propriétaires d'un toit plat de plus de 10 m² se doivent de le végétaliser. Ce qui fait de la cité rhénane une championne dans le domaine puisque avec quelque 4000 toitures vertes, elle a le plus haut quota de ce type de faites au monde!

À titre individuel, on peut aussi participer au retour de cette vie bourdonnante: des fleurs mellifères dans des jardinières ou sur le balcon feront le bonheur des abeilles, que l'on sait menacées. De même, si l'on a la chance d'avoir un jardin, tant pis pour le 100% gazon *wimbledonien*, mieux vaut laisser des espaces sauvages et ne pas faire la chasse aux mauvaises herbes dans ses carreaux potagers. Entretien sans produits phytosanitaires agressifs et selon les principes de la permaculture, cela va sans dire!

DES BALCONS, DES TERRASSES ET DES JARDINS FLEURIS TOUTE L'ANNÉE

Janvier

Membres de la famille des Amaryllidacées, les perce-neige sont parmi les premières fleurs à fleurir. La plantation des bulbes se fait à l'automne, à environ 5-6 cm de profondeur, dans un sol de préférence riche en humus et qui reste frais l'été – à l'ombre d'une haie, par exemple. N'hésitez pas à mettre plein de bulbes au même endroit pour créer un effet de masse!



Février

Plante grimpante dont les fleurs jaunes illuminent les grilles de février, le jasmin d'hiver supporte des -15°. On le plante plutôt à l'automne, afin de favoriser un bon enracinement. Au printemps, après la floraison, une taille d'entretien est recommandée (branches mortes, équilibre général) non seulement pour favoriser la floraison suivante mais aussi parce qu'il peut vite devenir envahissant.



Mars

Les anémones de Caen sont idéales dans les bordures, les rocailles, les sous-bois et les jardinières. En début d'automne, on réhydrate les bulbes en les laissant pendant une demi-journée dans de l'eau avant de les planter. On les met ensuite en terre en respectant l'espacement et la profondeur de plantation, soit autour de 10 et 5 cm.



Avril

Existant en de nombreuses variétés hautes en couleur, la tulipe est adaptée aux expositions mi-ombragées. Elle aime tout de même le soleil, qui favorise sa floraison. La plantation se fait à l'automne, hors période de gel. On dispose les bulbes pointes vers le haut, à 10 ou 15 cm de profondeur selon leur calibre, en les espaçant les uns des autres de 10 cm environ. Ensuite, on arrose, on paille et on attend!



La gestion de l'eau

Les spécialistes insistent en chœur: le retour du végétal en ville est importantissime en termes de gestion de l'eau. Pourquoi? On sait qu'avec le dérèglement climatique, les précipitations seront plus intenses. Ce qui signifie que de grandes quantités de pluie arriveront d'un coup. Dans la nature, la majeure partie de ces pluies s'infiltre dans le sol. Or, cet écoulement ne se fait pas dans la terre nue (les gouttes rebondissent puis ravinent sans pénétrer véritablement) ou est détourné par les revêtements imperméables tels que le bitume: «Si elles ne peuvent être absorbées, ces eaux provoqueront des inondations comme on en a déjà vu ces dernières années!» note Nelly Niwa. En clair, plus il y aura de potagers urbains, de plantages, de cours végétalisés et de zones débitumisée agissant comme des éponges, moins on risquera des catastrophes. Le message est donc limpide: publics ou privés, vive les espaces verts!

L'effet fraîcheur

Là encore, note Joëlle Salomon Cavin, de très nombreuses villes ont compris qu'il faut se préparer à une hausse des températures urbaines. Pour en limiter les effets, on peut notamment compter sur la verdure et la «couverture arborée» – raison pour laquelle, à l'instar de Lausanne, des *Plans Canopée* pour développer au maximum les plantations d'arbres sont élaborés.

De gauche à droite:
Lancé en 2008, le plantage de la Bourdonnette fait partie des potagers mis à disposition des habitants par la Ville de Lausanne.

L'Écoparc de Neuchâtel était une friche ferroviaire, près de la gare. De nouveaux bâtiments ont été construits, d'anciens espaces industriels et artisanaux ont été transformés.

Les divers espaces publics des Vergers, à Meyrin (GE), sont aménagés avec le souci de réconcilier ville et campagne.



Par ailleurs, en repensant les zones urbaines sans trafic, en les réinventant en mode *quartiers fonctionnant en villages*, on peut s'offrir des aménagements de toutes sortes – comme le font déjà certains écoquartiers: jardins, plantages, espaces verts et potagers communautaires, friches, fontaines et points d'eau, allées d'arbres – «des mélanges d'essences sélectionnées selon leur résistance aux conditions à venir», indique Nathalie Baumann. Elle ajoute: «Bref, il s'agit de mettre en place des infrastructures vertes et bleues qui seront des îlots de fraîcheur et d'ombre!» Et de sociabilité, aussi, puisque ces lieux de vie et d'activité sont également voués à la rencontre et au partage. Un avenir qui sourit, pour autant qu'on s'en donne collectivement la possibilité... ●

PHOTOS: LUCIEN FORTUNATI – REGIS COLOMBO – YVES ANDRÉ/BAUART – THE NATURAL HISTORY MUSEUM/ALAMY STOCK PHOTO – DIGITAL VISION VECTORS/GETTY IMAGES – BIODIVERSITY HERITAGE LIBRARY/RAWPIXEL

LE CŒUR DES VILLES DOIT SE METTRE AU VERT!

LE NOUVEAU RAPPORT DU GIEC EST CATÉGORIQUE: LES ZONES URBAINES ONT UN RÔLE HYPERIMPORTANT À JOUER DANS LA RÉDUCTION DES ÉMISSIONS DE GAZ À EFFET DE SERRE ET L'ADAPTATION AUX EFFETS DES CHANGEMENTS CLIMATIQUES

Les conclusions du Groupe d'experts intergouvernemental de l'ONU sur l'évolution du climat (GIEC) qui viennent de paraître sont catégoriques: il n'est pas encore trop tard pour éviter les effets catastrophiques des dérèglements climatiques. Mais à une condition: réduire drastiquement les émissions de gaz à effet de serre (GES) dans les trois ans, afin de limiter le réchauffement à 1,5 degré Celsius.

Parmi les pistes proposées par le GIEC, la résilience urbaine. Soit, idéalement, la capacité des cités et de leurs habitants «à s'adapter aux crises et à leurs conséquences mais aussi, et peut-être surtout, à en atténuer parallèlement les causes», résume Johann Recordon, du Centre



Mai

Dialement romantique, le myosotis se sème en place au cours du mois d'août, pour une floraison l'année suivante – parfois dès mars. Il aime les sols humifères frais et le soleil mais pas trop la chaleur – une exposition mi-ombragée lui convient donc tout à fait. Petite astuce: mettez-en autour de vos pieds de framboisiers, son odeur semble déplaire au ver du framboisier!



Juin

La capucine se sème entre février et juin – selon qu'on veut une floraison plus ou moins tardive, celle-ci se produisant entre 2 et 3 mois après plantation. Il est recommandé de faire tremper les graines une nuit dans de l'eau avant de les mettre en place – au soleil! Utile: elle est adorée des pucerons qui, pour le coup, se jetteront sur elle plutôt que sur vos plantons potagers!



Juillet

Le ravissant géranium Rozanne, qui fleurit abondamment entre mai et les premières gelées, adore le plein soleil et ne demande aucun entretien particulier. Cette vivace qui craint plus l'excès d'humidité que le froid se plante de préférence à l'automne, si possible dans un terreau «spécial géranium», en respectant un espacement de 30/40 cm entre chaque pied.



Août

Plante de plein soleil, le tournesol se décline en différentes variétés – dont la plus impressionnante est l'helianthus annuus, qui peut atteindre 4 m de haut, avec des fleurs allant jusqu'à 40 cm de diamètre! On le sème en pleine terre dès le mois de mai – la levée est rapide. Un peu pénible, il craint la sécheresse et doit donc être arrosé mais... attention, il redoute aussi les terres trop humides!



de compétences en durabilité de l'UNIL. En clair, les villes, qui abritent une grande partie de la population (70% des gens en 2050), ont un rôle importantissime à jouer, comme le confirme Patrick Hofstetter, expert Climat au WWF.

En Suisse, le message semble avoir bien passé dans certains grands centres, qui ont élaboré des *plans climat* ambitieux – dont certains volets sont parfois compliqués à mettre en place pour des questions légales autant que pratiques et d'autres, déjà effectifs. Ainsi Genève, Bâle, Zurich, Delémont, Saint-Gall, Thoune, Berne. Ou encore Lausanne qui, au niveau national, arrive d'ailleurs en tête du *One Planet City Challenge* – un concours organisé par le WWF à l'échelle mondiale récompensant les meilleures stratégies et mesures climatiques. Sachant que celles-ci ont pour objectif le zéro carbone, une gestion durable de l'eau ou encore des espaces de vie naturels et variés, entre autres, le défi est énorme. Mais pas insurmontable. Ce que cela implique concrètement?

La piétonnisation

Pour espérer atteindre le zéro carbone, il s'agit de «sortir de notre dépendance au pétrole et au gaz», note Patrick Hofstetter. Ce qui passe par exemple par la mise en avant de la mobilité douce – marche, vélo, transports en commun, etc. Ainsi que par la piétonnisation pure et simple des zones urbaines, ajoutent Johann Recordon que Nelly Niwa, architecte urbaniste EPFL et

directrice du Centre de compétences en durabilité de l'UNIL, ou encore l'écologue urbaine et chercheuse en sciences de la vie à l'Université de Zurich Nathalie Baumann. Une ville sans trafic? L'idée peut faire bondir – elle a pourtant tout bon, relève Nathalie Baumann: «Imaginer des routes sans circulation ouvre de nouvelles perspectives, aussi bien en termes d'atténuation des émissions de GES que d'adaptation au réchauffement.» C'est-à-dire? Comme le bitume capte la chaleur, il s'agit de l'enlever et de le remplacer par des matériaux comme des pavés, par exemple, ce qui permet de facto de baisser un peu les températures estivales. En parallèle, il faut végétaliser ces zones: «On aura ainsi des allées offrant des coins de nature, des ombrages et des points de fraîcheur naturelle dans lesquels évoluer dans une tout autre atmosphère – au propre comme au figuré», remarque Nelly Niwa. À noter que ce type de mesure assure également une meilleure gestion de l'eau et de la biodiversité.

Le thermique

Réduire l'empreinte carbone nécessite aussi le remplacement des chauffages classiques par des alternatives respectueuses – comme les pompes à chaleur – tout en repensant parallèlement l'isolation thermique des bâtiments pour éviter des déperditions d'énergie en hiver et des surchauffes en été, celles-ci étant trop souvent contrées par des systèmes de climatisation, de CO₂. Actuelle-

ment, tandis que les villes tentent de régler cette double problématique sur leur parc immobilier, il reste à convaincre les propriétaires privés: «Pour l'heure, ceux-ci sont incités à entreprendre des travaux grâce à des subventions ou des programmes d'accompagnement. En parallèle, des mesures contraignantes vont monter en puissance avec l'obligation d'assainir les bâtis les moins performants et l'obligation d'efficacité énergétique des nouveaux édifices», indique Nelly Niwa.

La construction

Autre volet important dans une perspective zéro carbone: la construction – qui génère énormément de GES.

Est-ce à dire qu'il ne faudrait plus bâtir? Unanimes, les experts estiment qu'il faudrait en effet l'éviter autant que possible et favoriser les rénovations: «En moyenne, en termes d'émission de GES, une rénovation lourde réalisée de manière bas carbone, ce qu'on sait très bien faire même si les spécialistes sont encore rares, c'est de l'ordre de 500 kilos de CO₂ par m², précise Johann Recordon. Pour une démolition-reconstruction, on compte le double, 1000 kilos de CO₂ par m². Quant à une construction neuve en bas carbone, avec des matériaux comme le béton recyclé, la brique en terre crue, le bois et du verre pensé en fonction de l'exposition solaire, c'est à peu près 650 kilos de CO₂ par m².» ●

À gauche:
Le plantage de La Harpe, à Lausanne.

À droite: L'Ancienne Papeterie, à Marly, est le tout premier quartier écologique du canton de Fribourg bénéficiant du label One Planet Living du WWF.



PHOTOS: JAMES BATTEN/PATRIMOINE SUISSE - MAGIZAN - DIGITAL VISION
VECTORS/GETTY IMAGES - BIODIVERSITY HERITAGE LIBRARY/RAWPXEL

Septembre

En plus d'être une plante mellifère très appréciée des abeilles et des papillons, le pavot de Californie a le bon goût de pousser rapidement: on le sème dès le mois d'avril et quelques semaines plus tard, il fleurit! À noter qu'il se ressème spontanément, où bon lui semble, et se propage vite – ce qui en fait une fleur de prairie idéale.



Octobre

Indissociables de la Toussaint, les chrysanthèmes mis en massif peuvent passer l'hiver et reflorir l'année suivante... moyennant quelques soins: il faut soulever la motte et couper les racines qui dépassent pour éviter qu'elles ne pourrissent puis les protéger du froid en les recouvrant de feuilles sèches. Dès février-mars, on peut reprendre un arrosage léger.



Novembre

Originnaire d'Asie tropicale, le camélia est un arbuste persistant dont la taille varie de 1 à 10 mètres. Ses fleurs, abondantes, peuvent rappeler les roses ou les pivoines. Il se plante en mars-avril ou en automne, dans un terreau auquel on ajoute un peu de terre de bruyère, dans une situation abritée des vents forts et du froid vif. L'ombre ou la mi-ombre ne lui fait pas peur.



Décembre

L'hellébore, aussi appelée rose de Noël, passait pour guérir la folie dans l'Antiquité. Idéalement, on la met en terre en novembre – ce qui ne lui pose pas de problèmes: rustique, cette magnifique plante aux fleurs blanches, vertes, violettes, rouges ou pourpres a une résistance au gel de l'ordre de -15°. Bon à savoir toutefois: elle ne fleurit qu'au bout d'un ou deux ans.

